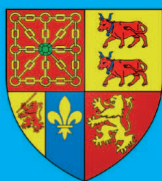
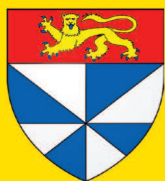
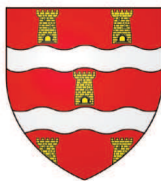
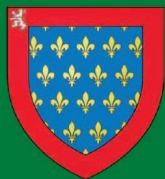
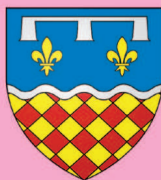
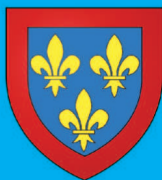
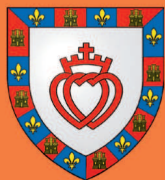
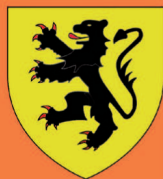


# Jean-Claude Lalumière



## La Campagne de France



Extrait de la publication

le dilettante



DU MÊME AUTEUR

*Le Front russe*, *Le Dilettante*, 2010.



Jean-Claude Lalumière

*La Campagne de France*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

© le dilettante, 2013  
ISBN 978-2-84263-746-0

*À Jacky*





## Chapitre I

« Le voyage avait pourtant bien commencé. Nous avions récupéré les membres de la fédération départementale des agriculteurs des Pyrénées-Atlantiques devant la mairie de Jurançon. Ils étaient joyeux à l'idée de ce voyage, blagueurs même. Dès le début, à peine installés dans le bus, ils m'avaient surnommé "le bonsaï", prétendant que j'avais dû grandir avec du fil de fer autour des bras pour qu'ils soient si maigres. Je tiens à préciser que mes bras ne sont pas maigres. J'ai des membres délicats, et je dirais plutôt qu'ils sont graciles. Le terme, me semble-t-il, est plus approprié. À la rigueur, j'accepterais qu'ils soient qualifiés de menus. Bref, en tout cas, comme eux, nous nous réjouissions des jours qui s'annonçaient car, il faut vous l'avouer, c'était la première fois que des clients

nous demandaient cette excursion. Nous l'avons mise en place il y a trois ans, quand nous avons créé notre agence de voyages, mais jamais personne ne s'y était intéressé jusque-là. C'était une grande première. Alors, bien sûr, quand après deux kilomètres, les agriculteurs ont sorti les tire-bouchons, j'y ai vu comme une manière de célébration. Tout cela prenait un tour festif et, un peu naïvement je le concède, j'ai pensé que nous allions aborder dans un esprit bon enfant les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle. Certes, que les membres de la fédération des agriculteurs des Pyrénées-Atlantiques s'intéressassent à la littérature... Oui, monsieur Dunoyer, parfaitement, *s'intéressassent*, à la poésie qui plus est, aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. La présence de cages contenant des poules parmi leurs bagages aurait dû nous alerter tout autant. Sans parler du mouton, pour lequel il nous a fallu parlementer longuement. Ils ont fini par reconnaître qu'il n'était pas possible de faire voyager cette pauvre bête dans un autocar déjà complet et ils ont accepté de le laisser dans le Béarn. Ils ont été très surpris lorsque nous nous sommes arrêtés à Nérac, à peine deux heures après notre départ alors que notre bus était équipé de toilettes et leurs musettes

généreusement garnies. Rien ne justifiait cette halte à leurs yeux. Et leur surprise fut encore plus grande quand nous leur avons annoncé qu'ils allaient visiter le château de Marguerite de Navarre, première femme de lettres française. Je ne sais plus si c'est au mot *femme* ou *lettres* qu'ils se sont rassemblés pour faire front... Alignés tel un pack de rugbymen s'appêtant à la mêlée, les agriculteurs nous toisaient, évaluant sans doute le nombre de bouchées qu'il leur faudrait pour nous avaler. Il fallait les voir ainsi alignés. D'aucuns auraient pu interpréter ce regroupement bestial comme la manifestation d'un élan collectiviste spontané, peut-être même du Grand Soir des paysans. Mais moi, je savais bien qu'il n'y avait rien de réfléchi dans ce geste, seulement l'expression d'un caprice. Je dois cependant reconnaître qu'il se dégageait de leur silhouette une parfaite harmonie qui ne fut pas sans émouvoir, un bref instant, mon sens esthétique : des têtes massives plantées directement dans des épaules robustes, des avant-bras comme des cuisses, des doigts taillés comme des andouillettes. Sans la peur, j'aurais pu percevoir dans cette masse une évocation des sculptures monumentales réalisées par Antoine Bourdelle à la

gloire de combattants aujourd'hui oubliés, ou quelque chose s'approchant des compositions massives par lesquelles Raymond Mason figurait ses foules. Mais j'étais saisi par la frayeur. Je ne pouvais détacher mes yeux de leurs visages replets, barrés d'un sourire gourmand, carnassier même, à l'idée de nous dévorer. Ils étaient sacrément remontés. Et personne ne pouvait douter de leur intention. Quand ils ont chargé, Otto et moi, nous n'avons pas cherché à comprendre ce qui se passait et nous nous sommes réfugiés dans le bus. Comme ils fondaient têtes baissées et qu'ils étaient passablement éméchés, ils ont fait trois fois le tour du parking avant de se rendre compte que nous n'étions plus devant eux. Leur envie d'en découdre s'en est trouvée redoublée. À l'évidence, ils n'appréciaient guère notre refus de la confrontation. C'est là une question de culture, j'imagine. Dès qu'ils nous ont localisés, nous avons fui de nouveau, en direction du château cette fois-ci où le gardien nous a charitablement recueillis dans sa loge. Que l'histoire eût fait disparaître les fortifications n'était pas pour nous rassurer. Nous étions acculés tels Louis XVI et Marie-Antoinette aux Tuileries. Mais pour nous, impossible de fuir... »

Raymond Dunoyer interrompit alors Alexandre dans son récit.

– Dites donc, c'est pas que votre histoire ne *m'intéressasse* pas, comme vous dites, mais vous n'avez pas l'impression d'exagérer? Personne ne vous a tranché la tête, à ce que je sache. En revanche, je ne suis pas sûr que vous l'ayez sur les épaules. Je ne suis que votre comptable, et je sais que ce n'est pas à moi de juger de la pertinence des intitulés de vos excursions. Mais reconnaissez que celui-ci n'est pas piqué des vers. Il est tout de même trompeur : *Théâtre des bons engins*. Comment voulez-vous que les clients devinent qu'il est question des poètes du XVI<sup>e</sup> siècle?

– Mais c'est le titre du fameux livre d'emblèmes écrit par Guillaume de La Perrière. C'est après cet ouvrage remarquable que nous avons nommé ce tour. Il est vrai que, pour le profane, la confusion est possible, pour autant, et pour peu que l'on fasse preuve de perspicacité, la référence reste évidente.

– Pas pour tout le monde, semble-t-il. Moi le premier, je m'y serais laissé prendre. Déjà la poésie, ça me gonfle. La plupart du temps, j'y entrave que dalle. Des mecs qui parlent des

roses, du ciel et des oiseaux sur deux pages pour dire je t'aime ou je me sens pas bien, ça me dépasse. Mais, là, en plus, on ne peut pas dire que vous ayez tapé dans la première division des poètes. Vous m'auriez choisi Baudelaire, je ne dis pas, même si ça ne rameute pas les foules, au moins il est connu. Mais votre Guillaume de La Perrère...

– Perrière, corrigea Alexandre.

– Vous êtes sûr?

– Oui, plutôt.

– Bon, eh bien, votre Guillaume de La Perrière, c'est comme l'équipe de Gueugnon, tout le monde s'en fout.

– Pourquoi Gueugnon?

– Non, mais je dis Gueugnon, ça n'a pas d'importance, j'aurais pu prendre une autre équipe de deuxième division. Ce que je veux dire, c'est que votre gars, là, personne ne le connaît. Alors l'excursion du *Théâtre des bons engins*, il va peut-être falloir y réfléchir parce que ce n'est pas avec ça qu'on va redresser la barre.

– Ledit foyache est bourdant for indérezant, objecta Otto, l'associé et ami d'Alexandre, qui jusque-là s'était contenté d'écouter les deux Français. En bremier lieu...

Alexandre lui coupa la parole et le pria de faire un effort. Le jeune Français connaissait bien ce symptôme, signe de contrariété qui réveillait chez son ami un fort accent germanique pourtant depuis longtemps maîtrisé. Il lui fallait corriger sa diction qui risquait de lasser très vite monsieur Dunoyer. Ce dernier était venu pour tenter de trouver une solution à leur problème de trésorerie, pas pour assister à un remake de *La 7<sup>e</sup> Compagnie*. Otto, qui avait suivi un cursus de lettres classiques à l'université de Tours, qui avait même consacré sa thèse à la littérature médiévale, reprit.

– Vrai est qu'ici voyage d'agrément qui de Nérac jusqu'à Paris est dédié aux poètes.

– Désolé, commenta Alexandre, là je ne peux rien faire, dès qu'il aborde un sujet littéraire, il se sent obligé d'user d'une syntaxe vaguement empruntée à l'ancien français. Il y a consacré des nuits entières, comprenez-le.

– Je fais ce que je peux mais il faut que je me concentre, répondit le comptable.

– D'abord nous arrêtons en la bonne ville de Nérac pour visiter la demeure de ladite Marguerite de Navarre, icelle qui fut la première femme lettrée, puis remontons la Guyenne ainsi que la Saintonge...

Une nouvelle fois, Alexandre interrompit son camarade.

– C'est inutile, Otto, monsieur Dunoyer a raison. Cette excursion, nous ne l'avons vendue qu'une seule fois. Et nous savons bien qu'il s'agissait d'un malentendu...

– Oui, à ce sujet. Ça s'est terminé comment votre affaire avec les agriculteurs?

– Une fois que nous les avons calmés et convaincus de remonter dans le bus, nous avons tout réorganisé depuis nos téléphones portables et nous les avons conduits au salon de l'agriculture de Paris, comme ils l'exigeaient. Ils s'étaient figuré que le *Théâtre des bons engins* était la partie du salon consacrée aux tracteurs et aux moissonneuses-batteuses.

– Vous êtes drôlement réactifs. C'est bien. C'est la jeunesse, ça!

– Non, c'est l'instinct de survie, corrigea Alexandre. Il ne faisait aucun doute qu'au moindre faux pas, le groupe se révolterait de nouveau. Et il suffit de s'être adressé une fois dans son existence à quarante-huit bons-hommes qui depuis leur plus tendre enfance avalent du boudin fermier au petit déjeuner pour comprendre qu'aucun argument ne peut les convaincre quand ils se sont fait à une idée.



Comment leur expliquer qu'au lieu du dernier Massey Ferguson, ils allaient admirer la chambre de Pierre de Ronsard ou les ruines de la Turmelière? Quand ils entendent « du Bellay », ils pensent au digestif.

– C'est vrai qu'ils ne pensaient qu'à boire et manger, intervint Otto. Aussitôt remontés dans le bus, ils ont repris leur casse-croûte. Comme c'était leur sortie de l'année, chacun avait amené sa production personnelle et entendait bien la proposer aux autres. D'ailleurs, au début, nous pensions que les poules étaient là pour ça aussi. Les emporter vivantes était après tout le meilleur gage de fraîcheur. Mais il s'agissait de bêtes à concours, pour le salon. Cela dit, nous ne nous étions pas trompés de beaucoup. Si la poule gagnante a eu le droit au voyage retour avec nous dans le bus, les autres ont fini en barbecue à la première aire de repos que nous avons trouvée en quittant Paris. C'était abominable. Il y avait là des familles sur le chemin des vacances. Pour certains enfants de la capitale, c'était la première fois qu'ils voyaient des poules vivantes. Par la même occasion, ils ont pu assister à leur mise à mort. Quelle boucherie! Il y en avait partout, des poules mortes pendues aux arbres avec le

sang qui coulait de leur cou. C'était plus une aire de repos, c'était un camp de la mort. La Saint-Barthélemy du poulet!

– Des barbares, des forcenés, des psychopathes, je vous dis! souligna Alexandre.

– Imaginez ce qui se serait passé si vous aviez accepté le mouton, ironisa le comptable.

– Un méchoui sur l'autoroute..., lâcha sonneur Otto.

– Sans oublier l'Aïd el-Kébir, en direct, comme au journal de vingt heures, ajouta Alexandre. Croyez-nous, monsieur Dunoyer, nous n'étions pas mécontents lorsque le voyage a pris fin.

– L'important est que vous n'ayez pas eu à les rembourser, précisa le comptable qui n'appréciait guère les sorties d'argent injustifiées. Car, voyez-vous, vous n'y étiez pas obligés : l'erreur était de leur fait.

– Non, nous ne les avons pas remboursés, confirma Alexandre, mais il a fallu modifier le programme en catastrophe, et si trouver des hôtels au dernier moment, des restaurants, les billets pour le salon n'a pas été très difficile, cela nous a coûté cher en revanche, très cher.

– Ce qui n'arrange pas votre situation financière, autant vous le dire sans détour. Celle-ci est

même préoccupante, mais je ne vous apprend rien. Croyez-moi, quand je regarde vos comptes, j'ai les jambes.

Économe, Dunoyer l'était aussi de ses mots et laissait souvent à son interlocuteur le soin de terminer les expressions idiomatiques. Otto avait toujours considéré cela comme un jeu, un moyen de réviser son français. In petto, il compléta par « en coton », tandis que le comptable poursuivait.

– Étaient-ils satisfaits au moins à leur retour?

– Ils l'étaient, en effet, confirma Alexandre.

– Eh bien, c'est parfait. Considérez cet épisode comme une bonne leçon. Cela vous donne une idée de ce qu'il va falloir faire à présent pour sauver votre agence de voyages, poursuit Dunoyer. Le voyage culturel, c'est mort. Ça n'intéresse plus grand monde. Il faut vous rendre à l'évidence. Vos clients sont rares. Et puis, soyez un peu réalistes. Regardez votre brochure.

Entre eux, sur la table, se trouvait le fascicule en question, toujours ouvert à la page du *Théâtre des bons engins*.

– C'est pas une invitation au voyage, votre truc, c'est un catalogue de cours du soir. Ça ressemble à un condensé des manuels scolaires

Lagarde et Michard et des œuvres complètes d'Alain Decaux. Ce n'est pas ce qui attire le chaland. Il faut vous résigner à une programmation plus « grand public ».

– Mais ça veut dire quoi « grand public » ? interrogea Otto.

– Ça, ce n'est pas à moi de le définir. Ce que je peux vous dire en revanche, c'est qu'il va falloir se sortir les doigts.

Cette fois, Otto, qui pourtant pensait en connaître un rayon en matière d'expressions toutes faites, séchait. *Was ist* « lédoi » ? se demandait-il en lui-même. La réponse lui vint en formulant la question. « Les doigts », bien sûr ! Mais d'où fallait-il les sortir ? Malgré la mine sévère de Dunoyer, il l'interrompit.

– Pas maintenant, Otto, intervint Alexandre d'un ton qui prévenait toute envie d'insister.

– Entendez-moi bien, les jeunes, reprit Dunoyer, l'heure est grave. Il faut de l'efficacité, du chiffre, du rendement, il faut que l'argent entre dans les caisses, et vite. Sans ça, vous serez contraints au dépôt de bilan, très rapidement. Quand je vous dis que le temps est compté, je ne plaisante pas. L'Urssaf frappe à la porte. Vous êtes au bord du gouffre. Plus que jamais, il faut aller de l'avant. Alors foncez,

## Chapitre XVI

«Vous avez le droit de m'en vouloir, commença André Berthelot en s'adressant à Otto et Alexandre, auxquels il souhaitait rendre des comptes en premier lieu. Je vous ai utilisés dans l'unique but de raviver la mémoire de Denise, mon épouse. Son amour était pour moi un manteau, une maison dont je ne supporte pas de voir la porte close. Comme disait l'écrivain, c'est insoutenable le bruit d'un cœur qui se ferme. Son indifférence à mon égard me fait regretter de ne pas être déjà parti. Je sais que ce voyage avait pour but de convoquer une tout autre mémoire, plus collective, et j'ai abusé de vous dans mon seul intérêt, pour un souvenir particulier. Peut-être allez-vous me dire que je ne suis qu'un égoïste. Je ne vous contredirai pas. J'ai d'ailleurs aussi trompé mes camarades

dans cette affaire, car moi seul ai pris la décision d'annuler notre séjour en Égypte pour effectuer ce périple à travers la France. Lorsque j'ai découvert votre message la semaine dernière, j'y ai vu un signe. C'était une aubaine que je ne pouvais laisser passer. Cette offre de voyage à Bergues tombait à point nommé. Voyez-vous, c'est là que, jeunes enseignants, nous nous sommes connus, Denise et moi. Ces derniers mois, sa maladie s'est aggravée. Depuis une dizaine de jours, elle ne se souvenait même plus de notre histoire d'amour. Elle a fini par m'oublier moi aussi. Enfin, pas vraiment, elle me prend pour un colocataire. Vous vous rendez compte? Comme si nous étions deux étudiants. Je me suis retrouvé dans la chambre d'amis. Mais le plus triste, c'est qu'elle ne chante plus. Elle a une très belle voix, vous savez, mais même ça, elle l'a oublié. Son timbre est proche de celui de Kathleen Ferrier. Une voix faite pour chanter Bach, Brahms, Mahler... Ce qu'elle préférait, c'était les airs d'Offenbach, surtout ceux de *La Belle Hélène*. Ça l'amusait. Nous avons travaillé le duo du rêve. Vous connaissez "Oui c'est un rêve, un doux rêve d'amour". Chaque fois que nous étions réunis, nos amis nous le demandaient. Hier soir, quand